

11^{ème} journée nationale d'hygiène scolaire

Adolescence, amour et sexualité

Bollwiller, le 15 mars 2003

ACCUEIL	1
Anne DEHESTRU, Présidente régionale Christian JANET, Président national	
L'EDUCATION AFFECTIVE ET SEXUELLE : QUELLES SONT LES FONCTIONS DES DIFFERENTS ACTEURS ?	3
Interventions	3
Josiane MOHR, médecin scolaire	3
Christian CHARTIER, dermato-vénérologue	5
Jean-Claude POMES, psychiatre	6
Charlotte HERFRAY, psychanalyste	9
Table ronde	13
Jean-Claude POMES, pédopsychiatre Josiane MOHR, médecin scolaire Christian CHARTIER, dermato-vénérologue Charlotte HERFRAY, psychanalyste Gérard MEYER, proviseur de lycée Marie GALLE, sage-femme au Centre de planification et d'éducation familiale du centre hospitalier de Mulhouse	

Accueil

Anne DEHESTRU
Présidente régionale

C'est avec beaucoup de plaisir que nous vous accueillons aujourd'hui pour cette 11^{ème} journée nationale d'hygiène PEEP.

Je dois excuser Jean-Pierre Bocquet, notre président honoraire, qui n'a pas pu se joindre à nous aujourd'hui pour des raisons familiales. Je lui rends hommage d'avoir initié ces journées nationales d'hygiène scolaire. Je salue tous les responsables PEEP de notre région, qui s'investissent tout au long de l'année pour faire entendre la voix des parents dans le système éducatif, ainsi que nos amis responsables PEEP des autres régions de France, nos partenaires et interlocuteurs régionaux, les chefs d'établissements, les médecins et les infirmières qui se sont joints à nous. Nous sommes très heureux de vous offrir ce temps de réflexion sur un thème qui nous est cher, celui de l'éducation affective et sexuelle de nos adolescents. Je remercie notre conseil d'administration et son président, Christian Janet, qui nous ont fait confiance pour organiser cette journée. Merci enfin aux intervenants et à tous ceux qui ont apporté leur contribution à l'organisation de cette réunion.

Christian JANET
Président national

Je suis heureux de me retrouver parmi vous. Nous espérons que cette journée répondra à vos attentes. Depuis onze ans, il est de tradition dans notre Fédération d'organiser chaque année une journée d'hygiène scolaire qui traite des problèmes auxquels sont confrontés nos enfants autres que les problèmes scolaires. Nos enfants doivent se sentir bien dans leur corps et dans leur tête pour tirer le plus grand profit des matières qui leur sont enseignées dans les établissements scolaires. Nous avons choisi ce thème « adolescence, amour et sexualité » pour plusieurs raisons : l'augmentation des grossesses non désirées chez les adolescentes, la progression des cas de sida due au relâchement de la prévention, les violences sexuelles de tous ordres infligées ou subies par les adolescents... L'école peut peut-être compléter l'éducation faite par les parents. Doit-elle le faire ? Si oui, comment ? Je crois que nous aurons tout à l'heure un débat passionné sur cette question. Nous avons en outre choisi un sujet d'actualité puisque Xavier Darcos a annoncé récemment l'expérimentation dans les académies de Caen et de Rouen de classes séparées de filles et de garçons. Ceci étant, nous savons tous ce que sont les expérimentations dans l'Education nationale :

une expérimentation chassant l'autre, nous ne sommes pas sûrs que celle-ci ira jusqu'à son terme ! Je remercie toute l'équipe qui a organisé cette journée.

L'éducation affective et sexuelle : quelles sont les fonctions des différents acteurs ?

Interventions

Josiane MOHR
Médecin scolaire

Je remercie la PEEP d'avoir pensé à la médecine scolaire pour évoquer avec vous l'une des nombreuses missions des médecins scolaires : l'éducation à la sexualité chez les jeunes. Certains parents pensent que l'éducation à la sexualité doit se faire à l'école tandis que d'autres estiment qu'elle relève de leur responsabilité propre. Qu'en est-il ? La majorité des adolescents disent que leurs parents ne leur parlent pas de sexualité. C'est fort dommage : en effet, je trouve que l'éducation par les parents est une voie royale dans ce domaine car nos jeunes ont de plus en plus besoin de référents et de repères. Il est vrai que cette éducation est difficile à faire, car la sexualité se heurte à de nombreux tabous et que les images véhiculées par les médias à ce sujet sont souvent fausses. Pour rétablir la vérité, les parents doivent prendre la parole.

I. L'éducation à la sexualité dans les établissements scolaires

Depuis la circulaire du 15 avril 1996, qui a instauré deux heures au minimum d'éducation à la sexualité pour les élèves de quatrième et troisième, l'école a pris le relais de cette éducation familiale défaillante. Cette circulaire a été complétée par la loi du 4 juillet 2001, qui préconise l'éducation à la sexualité dans les écoles, dans les collèges de la sixième à la troisième et dans les lycées, à raison de trois séances au minimum par an.

Depuis 1996, un réseau s'est mis en place pour dispenser cette éducation. Ce réseau implique de nombreux partenaires, notamment le service d'éducation à la santé de la CPAM, l'équipe des centres de planification et le planning familial. Au sein des établissements scolaires, l'éducation à la sexualité se fait par l'intermédiaire de structures comme le comité d'environnement social ou de forums santé avec des ateliers, dont l'un est consacré à la sexualité.

Cette éducation à la sexualité est complémentaire de l'enseignement prévu dans les programmes scolaires (transmission de la vie chez l'homme en quatrième, transmission de valeurs en troisième).

Une équipe composée d'un médecin et d'une infirmière scolaires intervient auprès des élèves de quatrième et de troisième, toujours en partenariat avec ce réseau. Nous leur apprenons la connaissance du corps ; nous leur inculquons des valeurs morales comme le respect d'autrui et la tolérance ; nous leur parlons des risques de grossesse, de MST, de sida ; nous évoquons les aides auxquelles ils peuvent recourir pour se prémunir contre ces risques ; nous leur distribuons des plaquettes (le guide de la contraception) ; nous leur fournissons les coordonnées des sites où ils peuvent s'adresser en urgence ; depuis quelque temps, nous évoquons les problèmes de violence sexuelle, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure. Ces séances se terminent par une évaluation des connaissances sur les MST, la pilule du lendemain, etc. mais également de l'intérêt de la séance en elle-même.

II. La sexualité des adolescents

Quels enseignements pouvons-nous tirer de ces séances quant à la sexualité des jeunes ?

Les jeunes se protègent de plus en plus lors de leurs relations sexuelles, mais 8,4 % des garçons et 12,2 % des filles ne se protègent pas du tout.

Le premier rapport sexuel se situe au-delà de 17 ans : 17 ans et trois mois pour les garçons et 17 ans et six mois pour les filles. Contrairement aux idées reçues, le premier rapport sexuel n'est pas de plus en plus précoce.

La durée de la première relation sexuelle est très brève, inférieure à un mois pour 58,1 % des garçons et 41 % des filles. Les jeunes changent facilement de partenaire.

4,7 % des filles ont été forcées à avoir leur premier rapport sexuel.

Les taux d'IVG n'ont guère évolué au cours des cinq dernières années (113 IVG dans le Haut-Rhin en 1997 et 110 en 2001). Le taux d'IVG a augmenté tous âges confondus, mais il est resté stable chez les adolescentes. De même, les grossesses menées à terme chez les adolescentes n'ont pas augmenté : les jeunes filles qui mènent leur grossesse à terme ont souvent un parcours scolaire difficile et sont issues d'un milieu social précaire. Celles que j'ai rencontrées désiraient ardemment avoir un enfant et créer leur propre famille.

Pour conclure, l'éducation à la sexualité doit, à mon sens, être faite à la fois par les familles et par l'école. Je trouve que les jeunes ont une bonne maturité. Je pense que le

dialogue doit s'instaurer un peu plus avec les familles. Les jeunes sont conscients des risques. L'Education nationale fait le maximum pour informer les jeunes et pour leur inculquer une certaine qualité de la sexualité : nous leur parlons de valeurs morales, sociales, humanistes.

Christian CHARTIER
Dermato-vénérologue

J'interviens en tant que coordinateur des centres de dépistage des MST et du sida. Il faut savoir que, pour la plupart, les MST peuvent être guéries par un traitement « minute » (une injection suffit à traiter la maladie) : le retour des MST ne doit donc pas être considéré comme une catastrophe sanitaire.

I. Caractéristiques des MST

Les MST sont des maladies infectieuses transmises par voie sexuelle. Les MST sont classées en deux groupes.

Les MST purement génitales ne touchent que les organes sexuels. Elles peuvent avoir des complications, et notamment provoquer la stérilité. C'est ainsi que la première cause de stérilité chez la femme jeune est une MST, l'infection à chlamydia.

Les MST à expression systémique touchent l'ensemble du corps : la syphilis, qui avait pratiquement disparu et qui revient en force depuis deux ou trois ans, l'hépatite B et le sida. Dans ce deuxième groupe de maladies, la complication la plus grave peut conduire au décès. On peut mourir de la syphilis, de l'hépatite B et du sida. Cependant, aujourd'hui, on ne meurt presque plus du sida : c'est ce qui explique le relâchement de la prévention.

Pour contracter une MST, il faut avoir des rapports sexuels : on n'attrape pas une MST dans les toilettes publiques, à la piscine, etc. Par ailleurs, la symptomatologie n'est pas du tout la même chez les hommes et chez les femmes. Pour des raisons anatomiques, les symptômes sont beaucoup plus discrets chez les femmes. Par conséquent, de nombreuses femmes sont porteuses de MST sans le savoir et transmettent des MST sans le savoir.

II. Evolution de l'épidémiologie des MST

Les MST constituaient un vrai problème de santé publique au début du siècle puisqu'il n'existait pas de médicament. A partir de 1950, l'arrivée des antibiotiques

entraîne la quasi-disparition des MST (par exemple, la pénicilline pour la syphilis). A partir des années 60, on observe une recrudescence des MST, à la suite de l'arrivée de la pilule. La pilule ayant supprimé le risque de grossesse non désirée, elle a favorisé les rapports sexuels, et donc accru le risque de contracter des MST. Les années 60 et 70 sont des années de liberté sexuelle. A partir des années 85, on assiste à une chute des MST, à cause de l'apparition du sida dans les années 82-83. Les comportements sexuels changent : diminution du nombre de partenaires, utilisation des préservatifs, etc. Les MST disparaissent quasiment au point que les dispensaires anti-vénéériens sont menacés de fermeture. Depuis la fin des années 90, les MST sont de retour, y compris en Alsace. On a assisté à une recrudescence des MST aux Etats-Unis, en particulier dans les villes à forte criminalité (commerce du sexe). L'épidémie de syphilis qui sévit en Russie gagne les pays de l'Ouest par les mouvements de population (et pas uniquement par les prostituées). La gonococcie (blennorragie ou chaude-pisse) qui avait quasiment disparu revient en force (multiplication des cas par dix entre 1998 et 1999).

On assiste donc à un retour des MST, non seulement des MST traditionnelles, mais également des contaminations à VIH. Je précise que nous ne disposons d'aucune donnée chiffrée puisqu'en France toutes ces maladies ne sont pas à déclaration obligatoire. La déclaration obligatoire de la séropositivité commence seulement à se mettre en place, vingt ans après le début de l'épidémie. Ce retour des MST a plusieurs causes. Tout d'abord, le sida ne fait plus peur depuis que sont arrivées les tri thérapies (début 1996) : les malades du sida ne meurent plus. L'arrivée des tri thérapies a un effet pervers : elle favorise indiscutablement un relâchement de la prévention. Ensuite, les gens sont las de la sexualité protégée. On a beau dire, mais mettre un préservatif n'est pas un acte tout à fait physiologique. Par ailleurs, les rapports bucco-génitaux, s'ils sont connus pour ne pas transmettre le sida, transmettent très bien les MST. Enfin, l'arrivée de populations de pays où sévissent des épidémies de MST est un facteur de risque important.

III. Quelle prévention ?

On parle souvent de la nécessité de faire une éducation sexuelle. A quand une éducation au plaisir de la sexualité ? A mon époque, l'éducation sexuelle parlait du pistil et des étamines. Aujourd'hui, les programmes ont progressé et parlent de gamètes. Toutefois, il faut reconnaître que les thèmes mis en exergue sont toujours soit la biologie soit les risques de la sexualité. Il faudrait avoir le courage de parler de la sexualité comme un plaisir et de faire une éducation au plaisir. Qui doit parler du plaisir ? Je ne le sais pas.

La prévention individuelle se heurte à la lassitude des rapports protégés et à la médiocrité de la communication sur le préservatif : il est important de dire que mettre un préservatif n'est pas aussi simple que cela.

Pour un médecin somatique, faire de la prévention est un parcours du combattant. J'en parle en connaissance de cause puisque je fais de la prévention depuis quinze ans, d'abord à titre individuel puis dans le cadre d'une association, l'équipe mobile d'information et de prévention du sida (EMIPS). D'abord, la prévention est toujours une activité bénévole. Ensuite, les médecins sont appelés pour faire des interventions de prévention la veille pour le lendemain : ces interventions ne s'inscrivent pas dans une réflexion d'ensemble. En outre, la prévention n'intéresse personne ou presque. Les médecins ne sont pas formés pour faire de la prévention et peu de médecins s'y intéressent. De plus, qu'est-ce que la prévention ? Est-ce de l'information ? Est-ce de l'écoute ? Pour le moment, on s'interroge quant à la manière de faire de la prévention. Enfin, la sexualité complique tout. Comme je vous la disais en introduction, le retour des MST fait peur alors que la plupart des MST guérissent aujourd'hui avec un traitement « minute ». Le tabagisme, l'alcoolisme, les excès de vitesse tuent beaucoup plus que les MST. Par conséquent, ne dramatisons pas.

Jean-Claude POMES
Pédopsychiatre

La sexualité peut-elle faire l'objet d'une hygiène ? Y a-t-il une sexualité orthodoxe et une sexualité hétérodoxe ? Je vous rappelle qu'il y a quelques années, l'homosexualité était considérée comme une sexualité perverse et anormale. Aujourd'hui, elle est promue socialement comme normale. Cette évolution de la frontière entre perversité et normalité pose question : est-ce que la pédophilie qui est aujourd'hui considérée comme une perversion sera considérée dans quelques années comme un comportement sexuel normal ?

Dans notre société, la catégorie des adolescents a surgi depuis quelques années. Cette catégorie a des limites floues, et chacun place ces limites à sa convenance. Cette adolescence se caractériserait par un état de crise : les adolescents seraient forcément en crise. Si vous avez des adolescents qui ne sont pas en crise, méfiez-vous et amenez-les consulter. En outre, dans notre société, quand on a quoi que ce soit, il vaut mieux que ce soit une maladie parce que, sinon, on n'est pas remboursé par la Sécurité sociale. C'est la raison pour laquelle on ne dit plus de quelqu'un qui est en échec scolaire qu'il est fainéant et qu'il ne veut pas travailler : on dit qu'il est malade et qu'il doit aller parler pour régler ses problèmes. La parole aurait ainsi un pouvoir magique ! Or c'est un fait que, quand on parle, on ne va pas forcément mieux : je ne sais pas si vous avez déjà essayé, mais quelquefois, on va encore plus mal. De fil en

aiguille, l'adolescence a pris une dimension médicale : il s'agit de prévenir cette crise de l'adolescence qui est une maladie.

La sexualité des adolescents apparaît ainsi comme une maladie exemplaire. Or pourquoi les adolescents seraient-ils les seuls à ne pas avoir de sexualité ? Rappelez-vous cette publicité sur le tabac où un couple de vieux lit le journal et entend, dans l'appartement du dessus, deux jeunes qui font l'amour frénétiquement. L'un des vieux dit : « Je préférerais quand ils fumaient, au moins ils faisaient moins de bruit ». Cette publicité véhicule une image de l'adolescent comme représentant d'une sexualité extrême. Comme les préoccupations de notre société sont surtout économiques, je pense que cette question recèle des enjeux économiques. La prévention ne concernerait pas uniquement les MST, mais également le commerce du sexe. La sexualité est aussi une activité commerciale : ne dit-on pas que la prostitution est le plus vieux métier du monde ?

Que voyons-nous en consultation ? Je vous donne un exemple. Récemment, alors que j'étais de garde aux urgences, j'ai vu arriver un père avec son fils de quinze ans. Le père était scandalisé parce que son fils vivait une aventure torride avec une fille de vingt-deux ans et avait abandonné ses études. Le père me demandait : « Faites-lui comprendre qu'il ne doit pas faire cela. » J'ai eu le malheur de lui suggérer de porter plainte pour détournement de mineur : à ces mots, les deux me sont tombés dessus ! Cette réaction met en exergue la place particulière qui est donnée à la prévention. La prévention devrait permettre d'empêcher qu'un garçon de quinze ans et une fille de vingt-deux ans s'aiment – situation ô combien scandaleuse – sans qu'il soit besoin d'édicter des interdits. Aujourd'hui en effet, personne n'accepte de représenter l'interdit dans le domaine de la sexualité : il faut donc, par le biais de la prévention, introduire de la raison dans l'amour. On peut aimer, mais il faut être raisonnable.

De quelle raison s'agit-il ? Vis-à-vis des adolescents et de leur sexualité, un lien est fait avec la scolarité et avec l'intellect. Un adolescent qui ne serait pas raisonnable en amour ne pourrait pas mettre en œuvre son intellect de façon efficace. En somme, là où l'amour opère, la raison se perd. Et les parents de craindre que leur enfant, à qui ils ont payé des études pendant quinze ans, perde tout d'un coup la tête en tombant amoureux. Ils se trouvent ainsi devant une antinomie : ils veulent que leur enfant réussisse à l'école et soit en même temps « bien dans sa peau ». Mais attention, leur enfant doit être « bien dans sa peau » selon leurs propres critères. Quand les parents amènent leur adolescent consulter un psychiatre, l'adolescent répond en général « Je ne sais pas » à toutes les questions que le psychiatre lui pose alors que les parents ont toujours des raisons multiples pour dire que « Cela ne va pas ». Cette orthopédie dans le domaine affectif est difficilement supportable.

Il est faux de dire que les parents démissionnent : au contraire, ils en font trop ! Heureusement que certains adhèrent à des associations de parents d'élèves : ainsi,

quand ils participent à des réunions de l'association, leurs enfants peuvent regarder la télévision. Les parents sont perçus comme absents, parce qu'ils sont trop présents : comme ils demandent tout, il est impossible de savoir ce qu'ils demandent. Depuis quelques mois, je vois en consultation des jeunes mères de trente ans, qui ont deux enfants et qui sont divorcées. Elles me présentent leur enfant de six ans et me demandent s'il va bien. A mes questions, elles précisent leur crainte : certes, pour le moment tout va bien, mais elles ont peur que leur enfant n'ait des problèmes à l'adolescence. Elles me demandent, à moi « le professionnel » – ce sont leurs mots – de leur garantir que leur enfant de six ans n'aura pas de problème à l'adolescence ! Aujourd'hui, non seulement les parents demandent tout, mais ils le demandent par avance. Redoutant par-dessus tout les ruptures, ils aimeraient que leur enfant soit, comme les machines à laver, garantis sans défaillance !

Or la relation amoureuse ouvre à la rupture, parce qu'elle place dans une position d'incertitude : on entre dans une relation amoureuse sans savoir comment on va en sortir. La fusion maternelle devient une gêne au moment de la recomposition du sujet à l'adolescence, c'est-à-dire au moment où le langage s'articule au corps d'une façon nouvelle. Comme le disait mon vieux maître Israël, « la sexualité, c'est comme la pêche, c'est surtout bien quand on en parle ». Les parents qui parlent de sexualité à leur enfant le font pour la maîtriser : ils ne sont pas dans une position d'ouverture, mais dans une position de fermeture. Par votre présence ici, vous montrez que vous voulez maîtriser un peu plus ce que ces « galopins » risqueraient de faire. Or la maîtrise par le discours sur la sexualité est encore plus sournoise que la précédente. La précédente appartenait au registre de l'interdit : « Tu ne dois pas faire cela. ». Le désir de maîtrise actuel, qui plutôt que de recourir à l'interdit fait appel au registre de la prévention et de la précaution, est bien plus dangereux car il conduit à l'enfermement des adolescents.

Charlotte HERFRAY
Psychanalyste

Qu'est-ce qu'un enfant ? Les théories sont multiples. L'enfant de l'Education nationale est un enfant orthopédique : il existe dans les livres, mais il n'existe pas dans la réalité. L'enfant est obligé de s'adapter à cette définition orthopédique de ce qu'il est et qui méconnaît ce qu'il est. Qu'est-ce que l'adolescent de la psychanalyse ? C'est l'enfant de la psychanalyse qui revient dans un corps adulte du point de vue des organes sexuels. Qu'est-ce que l'enfant de la psychanalyse ? Freud le définissait comme un pervers polymorphe. L'enfant a ses fantasmes qu'il se construit au fil de ses perceptions et dans une grande ignorance du réel du corps. Il a en lui une violence, car la vie est violence. Quand il explore son corps, il cherche le plaisir des

organes. Tous les trous du corps sont des lieux d'investissement de cette violence dont il est habité, c'est-à-dire d'un investissement pulsionnel : oral, anal, génital, visuel, auditif, olfactif... Tous ces plaisirs font partie de l'expérience quotidienne de l'enfant de la psychanalyse, d'une expérience non médiatisée par le langage. Ces plaisirs sont refoulés par le discours des autres. Le père, la mère, la grande personne disent d'autorité qu'il y a des choses qui ne se font pas, des choses qui ne se montrent pas. L'enfant de la psychanalyse est un sujet divisé, avec une surface sociale, le moi, et un sujet inconscient qui est habité par des lettres qui s'inscrivent dans le refoulement. Tout cela se passe dans un corps qui n'a pas atteint sa maturité physiologique. L'adolescence est le retour du refoulé de l'enfant que nous étions dans un corps qui a atteint sa maturité physiologique : tout d'un coup, à l'âge où le sujet n'est pas encore en mesure de se marier et de subvenir à ses besoins, il éprouve une émotion inconnue, une contradiction qui vient l'agiter.

Quel est le rôle de l'éducation ? Eduquer, c'est conduire : conduire qui et vers quoi ? Le mot « enfant » vient du latin « infans » qui signifie « celui qui ne parle pas ». Dans le droit romain, l'enfant jusqu'à sept ans n'avait pas droit à la parole. Le droit romain autorisait le père de famille à tuer son enfant. Eduquer, c'est conduire cet enfant qui ne parle pas, qui est en proie à des émois qui viennent de l'intérieur et qui est confronté à des interdits qui viennent de l'extérieur, vers un sujet, qui peut se passer de tuteur, qui peut se passer d'un autre qui parle à sa place. A l'adolescence, l'enfant arrive avec un corps qui a atteint sa maturité sexuelle et avec un psychisme qui a été raboté par un certain nombre de deuils. Il faut bien domestiquer ses pulsions et les investir dans autre chose que mordre, déchiqueter, emmerder le monde, baiser les uns et les autres. Dans ce chemin qui conduit l'infans vers le sujet responsable, les pulsions sont domestiquées et l'énergie pulsionnelle est investie dans autre chose que le plaisir d'organes, la satisfaction immédiate. L'infans découvre à travers ce que l'autre lui dit le plaisir du langage, le plaisir de la représentation, le plaisir des objets symboliques. J'ai vu des mères avoir de vraies conversations avec leurs bébés : ces babillages créent les conditions favorables pour que se crée l'échange. L'échange suppose que le parent ne se croit pas tout-puissant et ne décrète pas ce qui est bon pour l'autre.

Eduquer n'est pas facile, d'autant qu'amener l'enfant à devenir un être responsable, c'est l'amener à prendre sa relève. Dialectiquement, la vie des enfants est la mort des parents. La transmission ne se fait pas à coup d'injonctions, mais à travers ce que l'on est. Pour dire quelque chose valablement à un autre, il faut que cet autre compte pour nous. En d'autres termes, il faut l'aimer. Dans la perspective psychanalytique, l'amour n'est pas premier. Ce que l'enfant apprend dans les bras de l'autre, c'est que

non seulement l'autre le nourrit mais que sa présence le rend heureux. La présence de l'objet est la présence de la bonne heure et l'absence de l'objet est le retour de la mal heure : à ce moment-là, l'enfant éprouve de la haine pour l'objet qui n'est pas là. L'éducation est cette masse de discours symboliques qui peuvent conduire l'infans vers un enrichissement symbolique ou au contraire le laisser dans l'indigence symbolique. L'enrichissement symbolique nous permet de découvrir que la haine est aussi en nous. Nous avons envie de tuer ceux que nous aimons parce que, quand ils sont absents, il nous manque. Nous y renonçons parce que nous découvrons que tout n'est pas permis et que, quand nous faisons une bêtise, nous pouvons la réparer et retrouver cet autre que nous avons envie de tuer. La violence de la vie qui nous habite, sur fond d'ignorance et d'agressivité, donne le monde qui se détruit. On a vu des cultures entières se détruire parce que cette agressivité qui s'attache à l'autre qui n'est pas comme nous ne peut conduire qu'à la destruction. Dans le retour du refoulé de l'enfance au temps de l'adolescence, c'est cette problématique de la haine et de l'amour qui fait retour.

Les médias nous apprennent à méconnaître pour être tranquille. En effet, connaître, essayer de comprendre ce qui se passe, tenter de remonter aux problèmes qui fondent les difficultés des êtres humains coûte cher et demande du temps et des efforts. L'adolescent, qui a envie d'une parole non haineuse et à laquelle il puisse faire confiance et qui a en même temps envie qu'on le laisse tranquille, pour pouvoir faire ses propres expériences, n'a pas beaucoup de répondant dans notre monde ou a des répondants ennuyeux. A l'école et dans les familles, on rit peut, et c'est fort dommage.

Pour l'enfant et l'adolescent qu'il deviendra, il est difficile de se séparer de ses premiers objets sans pour autant les détruire, de gérer ce rapport problématique entre le désir et l'interdit. Si tout est interdit, cela rend malade, mais si l'on croit que tout est possible, cela peut rendre fou. En tout cas, cela fait de jolis pervers. Israël disait : « A sainte mère, fils pervers ». Méfions-nous de la perfection ! Pour l'enfant et l'adolescent qu'il deviendra, il est difficile de gérer le rapport entre la culpabilité et la responsabilité – être responsable signifie répondre de ses actes –, de gérer le rapport problématique entre la tendresse et la génitalité, de gérer le rapport encore plus problématique entre l'amour et la sexualité. Nous devons apprendre qu'au-delà du plaisir d'organe, existe le plaisir d'échanger avec quelqu'un d'autre. Ce n'est pas évident, car l'amour n'est pas naturel, mais culturel. Agnès Varda disait dans l'un de ses films : « L'amour est une grâce laïque ». J'évoquerai un dernier problème auquel l'enfant et l'adolescent sont confrontés : le rapport entre la procréation, qui relève du biologique, et le fait de générer de l'humain, de produire de l'esprit. C'est l'esprit qui témoigne du capital symbolique dont nous sommes habités.

Pour conclure, je citerai cette belle phrase de Jean Jaurès : « On transmet ce que l'on est ». C'est ce que nous sommes qui infléchit notre manière de jouer notre rôle. Nous

contribuons à ce que l'humain ne cesse pas de se transmettre. Ce que je viens de dire rend modeste parce que ce qui est désolant, c'est que nous ne pouvons pas changer le monde. Nous pouvons tout au plus tenter de faire en sorte que l'humain continue à se manifester, où que nous soyons, dans notre vie privée comme dans notre vie professionnelle.

Table ronde

Jean-Claude POMES, pédopsychiatre

Josiane MOHR, médecin scolaire

Christian CHARTIER, dermato-vénérologue

Charlotte HERFRAY, psychanalyste

Gérard MEYER, proviseur de lycée

Marie GALLE, sage-femme au Centre de planification et d'éducation familiale du centre hospitalier de Mulhouse

La table ronde a été animée par Luc MARCK, journaliste à L'Alsace.

Luc MARCK

Pendant la pause, nous avons collecté vos questions écrites. Pour lancer le débat, je choisis une question tautologique : « On peut aimer, mais avec raison. Qu'est-ce que la raison ? ». Docteur Pomes, c'est vous qui avez utilisé cette formule.

Jean-Claude POMES

En citant cette formule, je voulais souligner l'antinomie entre amour et raison. L'amour raison s'oppose à l'amour passion. L'amour passion fait souffrir. On peut cependant aimer avec passion, en limitant la souffrance : c'est peut-être cela que l'on désigne par le terme « aimer avec raison ». Cependant, cette problématique ne se limite pas à l'amour de l'adolescent : elle concerne toutes les formes d'amour, et notamment l'amour de la mère pour son enfant. J'ai essayé de montrer que l'amour passionnel des parents pour leurs enfants fait souffrir les enfants. Quand les enfants veulent s'émanciper, devenir sujet auteur, cet amour passion devient une entrave. Il faut tenir cette dualité entre la raison et la passion : un amour totalement raisonnable n'est pas de l'amour et un amour totalement passionnel risque de conduire à la folie. C'est dans cet entre-deux qu'il est difficile de se mouvoir.

Luc MARCK

L'adolescence et la raison ne sont-elles pas antinomiques ?

Jean-Claude POMES

Je ne vois pas les choses ainsi. Comme l'a dit Charlotte Herfray, l'adolescence est un moment charnière, où la parole s'articule au corps de façon particulière. Cette opération peut déraiper, soit dans la pure parole soit dans le corporel pur. Les

adolescents qui tombent dans la pure parole sont ailleurs et donnent l'impression de s'être délestés de leur corps : au passage, ce sont ceux que l'on qualifie de « surdoués. Ceux qui tombent dans le corporel pur ne sont pas capables de prendre de la distance par la parole par rapport à leur corps : ce sont les adolescents qui ne supportent plus qu'on leur pose des questions et qui répondent toujours « Je ne sais pas ».

Luc MARCK

Une autre question est provocatrice : « Pourquoi quatre médecins quand on parle de sexe et d'adolescence ? Est-ce que c'est une maladie ? »

Anne DEHESTRU

Je souhaite préciser que dans le cadre de cette journée d'hygiène, trois médecins interviennent chacun exerçant un métier différent sur la question de la sexualité des adolescents.

Charlotte HERFRAY

Le sexe est très énigmatique. Le désir menace toutes les institutions et en premier lieu la famille. Qu'il serait rassurant de pouvoir dire que le sexe est une maladie : on pourrait ainsi aller chez le médecin pour se faire soigner. Cette conception conforte le pouvoir des médecins. Depuis ce ne sont plus les sages-femmes mais les médecins qui ont accouché les femmes, que se passe-t-il ? Les médecins ont mis les femmes dans un lit et les ont fait accoucher sur le dos alors qu'avant les femmes accouchaient sur une chaise. Dans le même ordre d'idée, l'ancien évêque de Strasbourg disait que l'homosexualité était une maladie. La médicalisation de ce qui nous échappe est inévitable parce que ce qui nous échappe nous renvoie à nos limites. Quant à l'amour, je citerai Baudelaire :

*« Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulût le premier dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté. »*

Luc MARCK

J'en viens à une question plus médicale : « Que pensez-vous de la nécessité de vacciner l'enfant dès le collège contre les hépatites ? »

Josiane MOHR

Depuis quatre ans, on ne vaccine plus au collège. Ce sont les enfants de moins d'un an qui sont vaccinés par les pédiatres. Pourquoi ne vaccine-t-on plus ? Parce que les enfants qui ont été vaccinés très jeunes, il y a dix ans (ils sont 60 %), sont aujourd'hui en sixième. La vaccination contre l'hépatite B est uniquement obligatoire pour l'option « sciences médico-sociales » au lycée.

Luc MARCK

Une autre question s'adresse à Madame Gallé : « Les grossesses des adolescentes sont-elles acceptées par les couples et par les familles ? »

Marie GALLÉ

La plupart du temps, les jeunes filles viennent au centre de planification seules, sans leur petit ami. Quand elles viennent accompagnées, elles viennent avec une amie. Souvent, le petit ami n'est pas au courant qu'elles font un test de grossesse ce jour-là. Pour autant, quand la révélation de la grossesse est faite, le petit ami n'est pas systématiquement mis à l'écart. Quant aux parents, il est extrêmement rare qu'ils soient au courant que leur fille effectue un test de grossesse. Si elle vient au centre de planification, c'est justement parce qu'elle n'a pas pu ou pas voulu en parler. Avant juillet 2001, nous n'avions guère de solution à proposer aux jeunes filles qui voulaient avorter parce que la loi obligeait les mineures à avoir l'autorisation parentale pour faire une IVG. Actuellement, la loi s'est assouplie et une jeune fille peut choisir pour l'accompagner un adulte référent autre que le tuteur légal. Les jeunes filles qui veulent garder leur enfant en parlent un jour ou l'autre à leurs enfants. Certaines attendent que le délai légal de l'IVG soit dépassé pour être sûres que leurs parents ne les obligeront pas à avorter. Une évaluation effectuée par la PMI a montré que les jeunes filles qui ont le plus de chance de conserver, malgré leur grossesse et leur maternité, une vie scolaire et sociale normale, sont celles qui sont soutenues par leur famille.

Luc MARCK

Une question porte sur l'influence du milieu social et économique dans lequel évolue l'adolescent. « Les statistiques sur l'âge du premier rapport sexuel, 17 ans et quatre mois dans les lycées d'enseignement général et 15 ans et dix mois dans les lycées professionnels, renvoient à des situations sociales très différentes. »

Marie GALLÉ

Les adolescentes qui choisissent d'avoir un enfant très tôt sont souvent des jeunes filles qui n'ont pas de place dans la société. Elles sont en échec scolaire et elles vont, par cette grossesse, acquérir un statut social. Quant aux grossesses accidentelles, je ne crois pas que ce soit une question de statut social.

Luc MARCK

Une question s'adresse au docteur Chartier : « Les séquelles des MST sont-elles héréditaires ? »

Christian CHARTIER

Il y a très longtemps, on croyait que la syphilis était une tare familiale : c'est évidemment faux. La seule possibilité de transmission se situe au moment de la grossesse : si une femme contracte la syphilis pendant sa grossesse, elle peut la transmettre à son enfant. C'est la raison pour laquelle le dépistage de la syphilis est obligatoire en début de grossesse.

Luc MARCK

Une autre question porte sur les MST : « Quel est le pourcentage de la population atteinte de MST sur la population totale ? »

Christian CHARTIER

J'ai indiqué dans mon intervention que la procédure de déclaration obligatoire des MST avait été supprimée il y a quatre ou cinq ans devant la quasi-disparition des MST. Or, quelques mois après la suppression de cette procédure, on a assisté à une recrudescence des MST. Pour autant, on ne parle pas encore de réinstaurer cette procédure de déclaration obligatoire.

Marie GALLÉ

Les centres de planification du Haut-Rhin ont dépisté 7 cas positifs de MST à chlamydia sur 155 tests effectués en 1995 et 3 cas positifs sur 157 tests réalisés en 2001. Ces chiffres montrent que les adolescents ne sont pas en première ligne vis-à-vis des MST. Les cas sont plus nombreux dans la tranche des 18-25 ans.

Luc MARCK

De nombreuses questions portent sur l'éducation des adolescents. Un participant note : « L'éducation à la sexualité est un peu comme l'expérimentation en politique. » Monsieur Meyer, vous pourriez répondre à cette autre question : « L'accès au planning familial pourrait-il être envisagé au sein même des lycées ? L'hôpital n'assure en effet une consultation qu'une après-midi par semaine. »

Gérard MEYER

Dans mon établissement, je sais que l'infirmière qui reçoit les confidences d'une jeune fille traite le problème en partie et ensuite prolonge le suivi auprès des instances locales du planning familial.

Luc MARCK

Une autre question vous concerne : « Dans le cadre des cours d'éducation à la citoyenneté, est-il possible d'envisager un espace de dialogue entre les enfants, les parents et des intervenants ? »

Gérard MEYER

Oui, le programme annuel d'éducation est présenté chaque année en commission permanente ou en conseil d'administration : les parents d'élèves peuvent à cette occasion formuler leurs observations, leurs demandes ou leurs objections.

Luc MARCK

Un parent nous dit que les filles reviennent déçues de ses séances d'éducation : « On ne nous a parlé que mécanique, assurance, pilule du lendemain et IVG... »

Gérard MEYER

Dans les établissements, la démarche est envisagée en deux temps : des interventions en classe entière et des interventions individuelles ou en petits groupes, qui permettent de répondre à des situations d'urgence.

Jean-Claude POMES

Si les jeunes filles sont déçues, c'est parce qu'elles n'ont plus rien à apprendre ! J'ai vu récemment un adolescent de quatrième qui m'était envoyé par le juge. Ce jeune avait essayé d'abuser de sa petite copine. Alors que je lui disais « Tu sais bien que tu n'as pas le droit de faire cela », il m'a répondu « Oui, je sais : je n'ai pas le droit de le faire sans préservatif. » C'est dire s'il avait bien compris la leçon ! L'éducation sexuelle qui se limite à la mécanique verse dans la pornographie. Les jeunes filles sont déçues parce qu'elles n'aiment guère la pornographie : au demeurant, il est vrai que la pornographie est lassante.

Luc MARCK

Une autre question est proche de ces préoccupations : « Ne faudrait-il pas expliquer à nos enfants la différence entre amour et sexualité ? » Madame Mohr, quelle est selon vous la différence entre information sexuelle et éducation sexuelle ?

Josiane MOHR

Nous n'enseignons pas du tout la « tuyauterie » : nous leur parlons beaucoup d'amour. D'ailleurs, ce sont eux qui nous parlent d'amour. Nos jeunes ont très peur de la première relation sexuelle. Nous sommes là, Madame Gallé et moi, pour lever leurs angoisses : nous leur disons que ce premier rapport est une finalité après des préludes. Nous leur expliquons les caresses. Ils nous posent beaucoup de questions sur les zones sensibles. Nous essayons de mettre beaucoup de poésie et de douceur dans tout ce que nous disons.

Madame GALLÉ

Les textes prévoient non pas deux heures d'éducation à la sexualité obligatoires, mais trois fois deux heures. Si les textes étaient appliqués, nous pourrions faire une séance de deux heures avec les garçons, une séance de deux heures avec les filles et une séance de deux heures en groupe mixte. Cela permettrait de mieux répondre aux préoccupations des filles et des garçons, qui sont différentes. Nous parlons d'amour, de tendresse, de respect, mais nous parlons aussi de « mécanique ». Je n'ai pas à faire de l'éducation sexuelle, mais de l'information. Je leur donne des informations sur les lieux relais, sur la pilule du lendemain, etc. Je crois que c'est important, pour aider les jeunes qui se retrouvent dans des situations d'urgence.

Luc MARCK

Plusieurs questions portent sur l'information donnée par la pornographie et par les médias, information qui n'est pas contrôlée par les professionnels. Etes-vous favorable à un contrôle sur cette information ?

Marie GALLÉ

Dans une classe de cinquième où je suis intervenue récemment, un tiers des garçons avaient déjà vu des films pornographiques. Quand on n'a pas encore construit sa sexualité, il est difficile de voir de telles images. J'ai essayé de donner aux jeunes un regard critique sur le film porno, en leur montrant que les producteurs de ces films utilisaient la curiosité des adolescents pour gagner de l'argent. Former le regard critique sur les films pornos me paraît plus intéressant que les interdire.

Luc MARCK

Une question s'adresse à vous, Monsieur le proviseur : « Peut-on éduquer à l'amour ? Est-ce le rôle de l'Education nationale ? »

Gérard MEYER

Chacun dans son domaine peut répondre en partie à cette question, en fonction des sollicitations des jeunes et des différents âges.

Luc MARCK

Un participant demande : « A partir de quel âge peut-on parler de sexualité à un enfant ? »

Charlotte HERFRAY

Le sujet est divisé entre le sujet social et le sujet de l'inconscient. Le sujet de l'inconscient est structuré entre le désir et l'interdit et cette structuration commande un type de fonctionnement. Les enfants très jeunes comprennent qu'il y a des choses dont il ne faut pas parler et qu'il y a des choses qui ne se font pas. Ils comprennent que l'on ne montre pas son derrière à n'importe qui et que, pourtant certains le font parce qu'ils aiment cela. Cela n'a rien à voir avec la raison ou l'information : cela a à voir avec le plaisir. La jouissance que l'on peut éprouver à montrer ou à regarder est une question encore plus difficile à cerner que le plaisir. Nous ne savons pas ce que

voient les enfants quand ils voient des films pornos. Certains peuvent à cette occasion découvrir le plaisir de voir. Si les enfants se lèvent la nuit, c'est parce qu'ils ont envie de savoir ce qui se passe dans le lit de leurs parents. Les enfants deviennent intelligents parce qu'ils commencent à se poser des questions. L'amour du savoir commence avec l'envie de savoir quelque chose sur le sexe : c'est l'une des bases de la théorie psychanalytique.

Luc MARCK

Un participant remarque : « D'accord pour éduquer et informer l'adolescent, mais ne faudrait-il pas aussi éduquer et informer certains parents avant ? » Un autre participant met en exergue « l'héritage transmis par les parents à leurs enfants, aussi bien en matière de sexualité que d'amour ». Monsieur le Président, qu'en pensez-vous ?

Christian JANET

Je ne pense pas qu'il rentre dans nos attributions d'association de parents d'élèves de faire l'éducation sexuelle des adultes !

Jean-Claude POMES

Avant, quand les enfants se tripotaient, les parents disaient « Jeu de main, jeu de vilain ». Aujourd'hui, ils ne disent plus rien. On n'a jamais rien appris de ses parents en matière de sexe : on apprend par les copains et les copines. Une publicité contre l'alcoolisme montrait un adolescent ivre qui, à la fin d'une soirée, était attiré par une fille dans une chambre et n'arrivait pas à la « sauter » ! La conclusion était : « Tu t'es vu quand tu as bu » ! Avant, on buvait pour avoir le courage de « sauter » la fille qui nous plaisait ! Le sexe est toujours une transgression : il ne faut pas l'oublier.

Luc MARCK

Il est question de mettre fin à la mixité des classes de façon expérimentale. Qu'en pensez-vous ?

Charlotte HERFRAY

La séparation aiguise le désir.

Jean-Claude POMES

Les écoles mixtes du primaire sont composées de garçons qui sont encore dans l'érotisation et qui sont agités et de filles plus modérées, qui vivent mal cette agitation. Aujourd'hui, on ne supporte plus l'agitation et nombre de garçons sont considérés comme hyperactifs ! Entre les garçons et les filles, il y a une différence et, dès que cette différence est niée, quelque chose échappe et quelque chose revient avec violence. Dans notre société, le respect des différences conduit à nier les différences. Or respecter les différences consiste plutôt, à mon sens, à les faire valoir. La tendance à nier les différences est source de violence. Pour autant, faut-il revenir aux classes séparées ? Cette idée, parce qu'elle est fascinante, me paraît dangereuse.

Luc MARCK

Nous en avons terminé avec les questions écrites. Souhaitez-vous poser des questions complémentaires ?

Christian CHARTIER

Où faut-il faire de l'éducation sexuelle ? Certains défendent le rôle de l'école et d'autres le rôle de la famille : j'ai l'impression que l'on n'arrive pas à sortir de ce cloisonnement. Ne faudrait-il pas créer d'autres espaces ? J'ai eu l'occasion de participer à des soirées parents et élèves organisées par des points d'accueil et d'écoute. Le thème de ces soirées était la sexualité et avait pour point de départ le sida. Le support pédagogique utilisé était le théâtre forum. Des petites scènes étaient jouées devant le public (par exemple, une jeune fille a un rapport non protégé, elle a peur, elle va voir l'infirmière scolaire...) et les participants étaient invités à intervenir quand ils n'étaient pas d'accord. J'ai trouvé que ces soirées, qui sortaient du cadre figé de l'école et de la famille, étaient très enrichissantes.

Christian JANET

Qui participait à ces soirées ?

Christian CHARTIER

Ces soirées étaient organisées en milieu rural : y participaient des élèves d'établissements généraux et d'établissements professionnels. Ces soirées étaient animées par l'EMIPS, l'équipe mobile d'information et de prévention du sida.

De la salle

Monsieur le proviseur, le docteur Pomes soulignait l'impossibilité à faire de l'éducation à la sexualité à l'école. Qu'en pensez-vous ? Ne faudrait-il pas plutôt mieux coordonner les interventions des professeurs de SVT, des médecins et infirmières scolaires, etc. ?

Gérard MEYER

Tous les établissements ne sont pas dotés de moyens identiques en termes de personnel médical et paramédical. Les rectorats accordent davantage de moyens aux établissements situés en zone d'éducation prioritaire. Dans mon lycée qui accueille 850 élèves, nous avons une infirmière scolaire deux jours et demi par semaine et un médecin scolaire une demi-journée par semaine. Nous sommes donc obligés de faire des choix. En outre, si nous augmentions le nombre de séances d'information, nous nous heurterions aux disponibilités de nos partenaires.

Un intervenant

L'Etat semble vouloir se désengager de la médecine scolaire pour la confier aux conseils généraux ? Qu'en pensez-vous, docteur Mohr, vous qui êtes médecin scolaire ?

Josiane MOHR

Nous venons d'apprendre que les médecins scolaires, les infirmières et les psychologues seront transférés vers les départements. Nous ne savons pas du tout ce que nous allons devenir. L'avenir des services médicaux dans les établissements me semble assez sombre. Je vous invite, vous parents, à agir pour que chaque établissement ait une infirmière scolaire à temps plein. Les élèves ont absolument besoin de pouvoir parler à une infirmière.

Gérard MEYER

Depuis que nous avons une infirmière scolaire dans notre établissement, nous avons réduit de 90 % les appels au SAMU et aux pompiers. J'ajoute que le thème de ce jour s'insère dans d'autres demandes que nous fait l'institution. Nous devons également développer l'information sur la nutrition, la prévention de la toxicomanie et du tabagisme : les personnels médicaux sont indispensables pour relayer ces messages.

Marie GALLÉ

Nous avons choisi d'informer en priorité les enfants en troisième, parce que c'est le dernier moment où nous pouvons les toucher dans leur globalité. Ensuite, les jeunes s'éparpillent dans des établissements divers.

Christian JANET

Docteur Pomes, estimez-vous que, malgré ses imperfections, l'information sur la sexualité doit continuer à être dispensée dans les établissements ?

Jean-Claude POMES

L'Education nationale peut-elle s'occuper de tout ? A mon sens, il n'est pas souhaitable que, d'année en année, l'Education nationale étende son rôle de contrôle social. Un inspecteur me disait : « J'ai de plus en plus de mal à accepter que les enfants aillent à l'école, car on n'y apprend que des horreurs ! » Les enfants apprennent qu'ils ne doivent pas aller dans la cuisine parce qu'ils vont se faire couper les doigts par le robot ménager, qu'ils ne doivent pas aller chez leur oncle parce qu'ils vont se faire sodomiser, et tout à l'avenant. Faut-il poursuivre dans cette voie ? J'en doute : ce contrôle de plus en plus présent est gênant parce qu'il est totalitaire.

Christian JANET

La PEEP a toujours considéré que l'Ecole a un rôle à jouer dans la transmission de valeurs civiques et citoyennes.

Josiane MOHR

Je suis d'accord avec Madame Gallé : nous intervenons surtout en quatrième et en troisième parce qu'après les élèves nous échappent. Nous faisons un bon travail de prévention : les chiffres que nous avons donnés tout à l'heure le montrent. Les MST, les cas de sida, les IVG n'augmentent pas chez les adolescents depuis 1997. A mon sens, la prévention dispensée par les médecins et infirmières scolaires doit être impérativement maintenue.

Charlotte HERFRAY

La vie est une suite de déséquilibres. Ce sont les crises qui nous permettent d'avancer. L'équilibre me paraît toujours une notion écologique ou botanique. L'être

humain n'est pas fait d'équilibre, mais de désir. Le désir nous donne des envies, nous pousse à vivre. On peut partir dans la tempête : l'important est d'avoir une boussole.

De la salle

Je suis proviseur dans un établissement de banlieue et je vois arriver jour après jour des injonctions de l'institution pour nous demander de traiter des problèmes qui relèvent de toutes les préoccupations sociales actuelles. Mon établissement accueille une majorité d'élèves d'origine maghrébine et turque, de confession musulmane. Comment voulez-vous qu'un enseignant abandonne ses convictions pour devenir un « robot institutionnel » capable de tenir un discours nécessaire à l'institution ? Comme le disait justement Madame Herfray, on enseigne ce qu'on est. Pour ma part, en tant que mère de famille, je ne suis pas d'accord pour qu'un professeur s'occupe de l'éducation à la sexualité de mon enfant.

Anne DEHESTRU

Merci à tous.